

LA DOUCE FRANCE ÉTAIT LE RÊVE DE MA VIE

Bronisław Geremek

La douce France était le rêve de ma vie! C'est comme cela que j'ai appris ce qu'est la France, sans penser qu'un jour je pourrais la toucher. La France, c'était un rêve. Un rêve littéraire: j'ai appris le français pour pouvoir lire et pour pouvoir vivre une autre vie. Je peux dire que la France a été l'enfance de ma vie. C'est en France que j'ai retrouvé ces références que nous préservons et que nous situons toujours dans le village ou la ville de naissance, le petit monde de nos souvenirs. Ces souvenirs partent de *La Chanson de Roland* et vont jusqu'à la rive gauche d'après-guerre: c'était ma France.

Ensuite, j'ai pu la toucher et j'ai vu que la France avait un peu moins de lumière que ce que je pensais. La France, c'était d'abord Paris, la ville des lumières, mais aussi la civilisation et la culture des Lumières.

Lorsque je suis venu en France pour la première fois, du Bourget jusqu'au centre de la ville, j'ai traversé les quartiers ouvriers et j'ai vu un Paris noir, un Paris très éloigné de mon rêve. C'est là aussi que j'ai compris que, dans mon apprentissage de la France, j'aurai des moments difficiles. J'ai cependant essayé de la comprendre.

J'étais historien et j'ai trouvé l'école historique la plus importante d'Europe et du monde peut-être, l'école historique française. L'école des Annales était pour moi un monde ouvert parce qu'il était porteur d'interrogations sur l'homme, sur la société, sur la vie, qui n'était pas tourné seulement sur le passé. L'histoire, pour moi, c'était une fugue. J'essayais d'éviter le présent, de m'en éloigner le plus possible. Avec l'école historique française, j'apprenais, au contraire, que le passé explique le présent. Marc Bloch racontait qu'un jour, à un congrès d'historiens, à Stockholm, il s'était étonné que son grand maître Henri Pirenne l'emmène vers le nouvel hôtel de ville et, lorsqu'il lui a exprimé sa surprise, Pirenne lui a répondu que c'était normal: « Si nous étudions le

passé, c'est pour comprendre le présent et, pour comprendre le passé, il faut connaître le présent. » C'est aussi une leçon importante pour moi, y compris lorsque je me suis trouvé devant ce que je considère toujours comme une aventure de ma vie, c'est-à-dire lorsque je me suis mêlé à la vie politique: j'ai toujours eu le sentiment que l'histoire aide à comprendre le présent, mais à condition que l'on garde en mémoire ce mot amer de Paul Valéry disant que «l'histoire est le pire poison que la chimie de l'intellect humain a inventé». Parfois, en effet, l'histoire donne ce goût amer de l'existence humaine que le présent peut nous épargner.

Douce France, pour moi, ce n'est pas une description. Tout d'abord, c'est un aveu de l'amour. « Douce France », comme, dans le langage de l'amour, on cherche un mot qui introduirait le climat de l'intimité. Cette douce France n'était pas douce. Lorsqu'on observe les guerres des périodes prémoderne et moderne, elle était rude avec les autres. La France était également rude avec les Français eux-mêmes, mais « Douce France », c'est un aveu d'amour, d'abord, des Français à l'égard de leur pays, mais aussi de la part d'un étranger comme moi. Les Polonais aiment la France, mais ils ne savent pas pourquoi ils ont été déçus. Ils sont reconnaissants à la France d'avoir appris à aimer, d'une certaine façon, un électricien moustachu: l'aide de la France au mouvement Solidarnosc est une immense dette polonaise à l'égard de ce pays. Mais vous avez su aussi, assez rapidement, remplacer l'électricien polonais par le «plombier polonais» !

Il y a aussi l'aventure napoléonienne. Pour les gens de ma génération, il y avait une sorte d'enthousiasme pour cette épopée napoléonienne et on ne se posait pas la question de savoir pourquoi Napoléon nous avait promis l'indépendance nationale, qu'il a ensuite oublié de nous donner; mais il a pris Mme Walewska en échange. C'est souvent comme cela: cet amour est inexplicable, mais je le défends, en essayant également de répondre à quelques questions qui doivent être traitées de façon analytique.

Je crois que la France peut être fière de son rôle en Europe et dans le monde. Cela se passe sur plusieurs plans différents.

Le discours sur le déclin de la France, pour un observateur étranger et attentif, semble surréaliste. La France se porte bien quand on la regarde de l'extérieur. La vraie question est de savoir pourquoi elle ne se porte pas bien quand elle se regarde de l'intérieur. Il y a une situation de malaise profond qui, en fait, concerne tous les domaines de la vie: pourquoi ?

Que la France soit divisée entre les riches et les pauvres, c'est toute l'histoire moderne! Disraeli, en parlant de la nation anglaise, disait que «dans cette nation, il y a deux nations: celle qui est riche et celle qui est pauvre, celle qui a le plaisir de vivre et celle qui souffre ». On peut dire que toutes les nations pourraient répéter ces propos et cette analyse, mais la France a derrière elle l'idée de «grande nation». La Révolution française et l'épopée napoléonienne l'ont portée, parfois par les baïonnettes, plus souvent dans le cœur, mais c'était une idée de la grandeur qui s'est faite dans le rassemblement, rassemblement dans lequel il y a eu des moments rudes: la prise de la Bastille, la Vendée... Mais ce

rassemblement semble maintenant mis en doute parce qu'il y a d'abord un phénomène économique et social qui concerne la France et l'Europe. Il n'est pas vrai que la France s'appauvrit au cours de cette période contemporaine, au contraire, elle s'enrichit, mais le problème est que les riches s'enrichissent plus et que les pauvres s'appauvrissent plus au fur et à mesure du temps qui passe. Cela veut dire que les écarts sociaux s'agrandissent et ils sont coupables d'une certaine mauvaise conscience. Je pense que le discours antilibéral français s'explique en grande partie par cela.

Qu'est-ce que le libéralisme sinon la volonté de la liberté, et quelle idée peut-elle être plus française que celle-ci? Fernand Braudel dit que, pour le bonheur des êtres humains, il faut peu de choses: il faut l'économie du marché parce que ce sont des chances, il faut la liberté parce que c'est une organisation de la communauté, il faut un peu de fraternité. Dans mon langage, je traduis « fraternité » par solidarité, mais « un peu de fraternité », c'est un problème, non seulement de discours politique français et européen, mais c'est un problème d'état d'âme, de l'esprit: par quoi peut-on juger les sociétés ? Un grand libéral américain, John Rawls, a dit que l'on peut les juger à la façon dont « elles aident les plus humbles, les plus dépossédés, les plus pauvres, les plus faibles ».

Nous vivons un moment où nous sommes incapables de créer une situation dans laquelle il n'y aurait pas de chômage, qui fait partie de la croissance économique. Nous sommes incapables de faire face à la croissance de la pauvreté, même celle, dramatique, des sans-domicile fixe, de ceux qui sont en dessous du seuil de pauvreté... La société qui n'est pas contente d'elle-même est quelque chose de très général en Europe, et cela vaut pour toutes les sociétés occidentales. Si la France traite ces problèmes comme la preuve du déclin français, c'est parce qu'elle est fatiguée. J'utilise ce terme « fatiguée », au sens où le grand philosophe Husserl l'utilisait pour parler de l'Europe: « L'Europe, disait-il, doit craindre seulement une chose: elle doit craindre d'être fatiguée. » Je pense que nous vivons actuellement un moment où la France et l'Europe sont fatiguées ! Cette fatigue française est liée, me semble-t-il, à la perte de l'espérance et s'explique par l'incertitude concernant l'avenir. Il faut bien peser les forces et les faiblesses de la France.

Les Français doivent être conscients du fait que le TGV est le navire du succès français, par sa beauté, mais aussi par sa technologie avancée. Pourquoi ne pas être fier?

Le système éducatif français a toujours été la gloire de la France. Lorsqu'on observe les statistiques concernant les bourses Erasmus attribuées aux étudiants des pays européens, on voit où ils aiment aller. Au tout début, ils voulaient tous aller en France, ensuite les universités anglophones, britanniques mais aussi Scandinaves, ont pris le haut. Le problème est que l'éducation européenne dans son entier n'a pas la force d'être la forteresse du savoir comparable au système éducatif américain.

Le travail français, qu'il s'agisse des vignerons, des ouvriers, des ingénieurs, a longtemps été le modèle même d'un travail non seulement solide, mais inventif. Mais on a aujourd'hui le sentiment que l'Europe perd un peu sa force d'innovation.

Ce à quoi je veux aboutir, c'est qu'il me semble que cette crise française fait partie de la crise européenne et, dans tous ces domaines, ma référence naturelle est l'Europe: le malaise français est, d'une manière ou d'une autre, lié à l'Europe.

Douce Europe? Non ! L'Europe est liée à tous les symboles de la guerre. Au Moyen Age, lorsqu'on voulait présenter le continent des sciences, on présentait l'Afrique: bien entendu, on pensait à la côte méditerranéenne, aux grands centres du savoir arabe par lesquels est passée toute la culture de l'Antiquité. La richesse, c'était l'Asie, parce que c'était la richesse des épices, mais aussi le symbole même d'un continent qui sait vivre dans le luxe. Quant à l'Europe, elle pouvait être définie par le mot *bellum*, la guerre, puisque l'Europe ne faisait que cela !

Quand on pense à cela et qu'on arrive dans les années 1950, avec Schuman et Adenauer, à la création de la Communauté européenne, et, en 1957, au traité de Rome, on peut dire que nous n'avons pas assez dit le courage et la grandeur de ceux qui ont lancé l'intégration européenne: c'est la France qui l'a lancée et il n'y aurait pas d'Europe s'unissant ou d'Europe unie sans la France. Je me suis souvent promené en Douce France. Je suis entré dans les hôtels de ville, dans les mairies, et j'ai vu partout et toujours de grandes plaques à la mémoire de ceux du village ou de la ville qui sont tombés pendant la Première et la Seconde Guerre mondiale. Dans son *Journal*, Maurice Barrès raconte que, se promenant dans les champs avec son fils de six ans, celui-ci lui a posé la question: «Papa, est-ce que les Allemands ce sont des bêtes ? » Et il lui a répondu : « Oui, mon petit. » Quel immense hiatus existait donc entre le peuple français et le peuple allemand !

La réponse aux souvenirs des trois dernières guerres, à commencer par la guerre franco-prusse de 1870, jusqu'à la guerre la plus terrible du continent européen, ceux de deux régimes totalitaires, de l'holocauste et du goulag, a été le discours de la réconciliation. La grandeur de ceux qui l'ont lancé me semble immense et c'est la France qui l'a fait.

La France a eu le courage de faire là une œuvre qui n'était pas dans son intérêt. Il y avait là une référence à l'intérêt général et c'est la France qui a été à l'origine du succès de l'Union européenne jusqu'à son élargissement de 2004. Le 1^{er} mai 2004, j'étais à minuit sur la place Pilsudski, au centre de Varsovie, et je regardais le drapeau de l'Union européenne hissé à côté du drapeau polonais: c'était pour moi un moment d'émotion immense. Peut-être n'était-ce pas un moment d'émotion pour ceux qui, de l'autre côté de l'ancien rideau de fer, ont pris cette décision courageuse, et c'est peut-être la raison pour laquelle cet élargissement a augmenté les craintes et non pas renforcé les certitudes. Cependant, cet élargissement est un immense succès, la preuve du succès de l'Europe, mais aussi un succès au sens le plus précis du terme puisque, des deux côtés, on a profité de l'élargissement. Les calculs des grands chefs comptables prouvent que les deux côtés ont gagné.

Le problème, avec l'Europe, c'est que la France s'est trouvée tout d'un coup non seulement mal à l'aise avec elle-même, mais aussi mal à l'aise avec l'Europe. En effet, dans l'Europe des Six, il était normal et naturel que le tandem franco-allemand soit le moteur de l'intégration; c'était déjà plus difficile à quinze, mais à vingt-cinq, il y avait un problème: quel sera le rôle de la France dans l'Union européenne? Dans ses Mémoires, Valéry Giscard d'Estaing raconte une visite que lui a faite Jean Monnet, peu de temps avant sa mort. Il l'a reçu à déjeuner, ils ont parlé de la situation de l'Europe et Jean Monnet est parti. Valéry Giscard d'Estaing raconte qu'il est revenu à son bureau et que, tout à coup, on a frappé à sa porte et Jean Monnet revient et lui dit: «Je voudrais vous dire une chose pour m'assurer que nous nous sommes bien compris: ai-je raison de penser que vous comprenez que la France ne peut pas être France sans Europe ? » Je pense que le problème est là. Cela reste toujours vrai: la France a besoin de l'Europe, mais elle a peur de perdre sa situation privilégiée. La prose politique explique ensuite qu'il y a un risque de ne plus avoir de Français influents à la Commission européenne: à mon sens, cela voudrait dire que la France se porte mal et ne produit plus de grands hommes d'État ou bien que l'Europe ne les comprendrait plus, mais cela ne devrait pas être le problème de cette prose politique. Comment s'imaginer qu'il puisse y avoir, un jour, une Commission européenne sans Français ?

Je crois que nous retrouvons la fatigue et la crainte dans le comportement français à l'intérieur de l'Europe. Je ne pense pas que, si la France a un problème avec les dispositions du traité constitutionnel, ce soit celui de la dimension politique accordée par celui-ci à l'Union européenne. Mais il y a un problème profond dans l'existence même de l'Europe et j'ai le sentiment que, parfois, la France ne s'y retrouve pas. Le merveilleux projet de la paix lancé par les Français avec les autres ne s'épuise pas, il reste actuel, mais il a perdu sa force d'attraction et ce pour une raison très simple: pour ma part, jusqu'à la fin de mes jours, je resterai emprisonné dans ce que Raymond Aron appelait le « problème de la guerre et de la paix », parce que c'est ma vie. Aujourd'hui encore, lorsque je lis une œuvre littéraire, lorsque je suis amené à prendre des décisions politiques... ce problème de la guerre et de la paix reste présent. Je me rappelle toujours ce journaliste qui, en été 1914, a écrit dans un journal européen un article disant que « bien entendu, la guerre est à présent impossible en Europe ». Il s'est avéré que la guerre a éclaté et il est alors venu à sa rédaction pour se plaindre qu'« on ne lui disait rien dans sa maison » ! Je pense que nous pourrions nous retrouver dans une telle situation si nous ne pensons pas que la paix n'est pas gagnée une fois pour toutes: il peut y avoir des déstabilisations et la guerre peut descendre des écrans de télévision dans notre vie quotidienne.

Il y a une chose encore plus importante. Il faut comprendre pourquoi les jeunes générations ne sont pas sensibles à ce projet de la paix. Elles ont le bonheur de ne pas savoir ce qu'est la guerre et, pour que le projet puisse mobiliser les jeunes Européens, il doit être formulé d'une nouvelle façon. Il faut un deuxième projet européen qui devrait placer l'Europe en face de la globalisation.

En effet, la France se trouve-t-elle à l'aise en face de la mondialisation? L'observateur extérieur n'en a pas le sentiment, bien que, lorsqu'on observe les contrats financiers, commerciaux, industriels, on peut dire qu'il serait difficile de parler de l'échec français. Cependant, on a quand même le sentiment que la France craint la mondialisation. Le ministre des Finances du gouvernement britannique a récemment déclaré: «Nous n'avons plus besoin de l'Union européenne. Nous en avons eu besoin, nous en avons profité, mais maintenant, en face de la globalisation, le Royaume-Uni à lui seul se sent plus fort et préparé à faire face. » La France serait incapable de répondre de cette façon. Pourquoi ? Il y a d'abord un élément qui vient de la prose économique: le bas taux de croissance forme une mentalité dans laquelle les craintes sont plus fortes que les espérances. Or, le taux de croissance français pose probablement le problème des réformes nécessaires - et peut-être des réformes dramatiques. La France n'a pas pris de décision les concernant.

J'ai déjà évoqué l'éducation et, lorsqu'on regarde les étudiants européens partant vers les Etats-Unis et ne revenant plus vers le continent, mais s'établissant là-bas, on peut voir que c'est pour une seule raison: les universités américaines sont devenues meilleures que les universités européennes. Comment ne pas retrouver la Sorbonne, cette montagne Sainte-Genève vers laquelle arrivaient les étudiants de toutes les contrées de l'Europe? Comment ne pas se rappeler aussi la situation du XIX^e et du XX^e siècle lorsque les universités françaises et allemandes étaient le modèle même de l'éducation et de la recherche?

Que faire ?

Douce France?... Si nous voulons et si vous voulez que les Français aiment la France et que les autres l'aiment aussi, il faut la moderniser. Il faut d'abord qu'elle retrouve sa capacité prométhéenne, cette capacité de voler le feu des dieux et de l'utiliser aux besoins de l'homme. Il faut que l'Europe, et la France en premier lieu, retrouvent la capacité d'innovation.

Il faudrait aussi que l'Europe puisse se poser ce problème qui est un peu philosophique: on dit que l'Europe est formée du dialogue. C'est la France et la pensée française qui ont introduit ce concept de «dialogue» dans la civilisation européenne et, dans ce concept, il y a aussi un jugement sévère porté toujours par l'Europe sur l'Europe, par la France sur la France. Lorsqu'on regarde l'histoire de la France, qu'on lit ses grands livres, on peut voir combien souvent on y trouve évoquée la «crise». Quand on regarde les grands débats des XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles, on voit que l'Europe avait la capacité d'être critique à l'égard d'elle-même et, en fait, c'est d'abord ce qui caractérise la pensée française. Mais cette critique donnait comme résultat un projet d'avenir, ce que n'a pas encore formé la crise actuelle.

Je crois, en troisième lieu, que cette crise est liée à la question d'un pouvoir fort et d'un pouvoir doux - *hard power*, *softpower*. On n'arrive pas à retrouver le souffle profond de l'effort du changement, de l'effort de la promotion des droits de l'homme, de la

démocratie, de l'État de droit et de la liberté. Je crois que, dans le message de la France, nous, les étrangers qui observons ce pays, avons toujours ce sentiment que c'est la France qui est porteuse de la liberté et des droits de l'homme. Dans le monde entier, et dans les crises actuelles du Proche-Orient, en Iran, en Irak, en Corée du Nord, ce qui revient, c'est que ces pays attendent que l'Europe revienne sur la scène internationale dans son rôle *hard* et *soft* à la fois: ils ont besoin de cette intervention, non pas à cause d'une force militaire potentielle de l'Europe, ni même à cause du potentiel économique européen, qui est immense, mais surtout à cause de l'image de l'Europe comme le continent de la démocratie, du respect de l'autre, du respect des droits de l'homme. Si c'est ainsi, la France devrait être fière d'avoir participé d'une façon majeure à la formation d'une telle image de l'Europe tout entière.

Français, encore un effort ! Je suis persuadé que, comprendre la leçon des défis devant lesquels nous nous trouvons tous, cela signifie faire le premier pas pour proposer un projet permettant d'en sortir, mais, surtout, il ne faut pas pleurer... ce n'est pas français !

RAPPORT de Bronisław Geremek

sur l'œuvre d'Edgar Morin en vue de l'attribution du titre de *Docteur Honoris Causa* de l'Université Pédagogique de Cracovie

Edgar Morin est l'un des plus éminents représentants des sciences humaines en Europe et l'un des plus importants acteurs de la vie intellectuelle en France. Son oeuvre immense comprend plus de 60 livres se situant au carrefour de plusieurs domaines : philologie, sociologie, sciences de la nature, analyses d'actualité politique, recherche sur le cinéma contemporain et réflexions sur la nature humaine. Les livres d'Edgar Morin ont été traduits en une trentaine de langues, lui-même a enseigné dans des universités du monde entier. Pour son 80^e anniversaire, il s'est vu remettre un livre dédié à son hommage, dont le titre semble une excellente définition de ce chercheur et penseur : *Humaniste planétaire*. Des ouvrages entiers ont été consacrés à décrire la place d'Edgar Morin dans les sciences et dans la culture contemporaines; dans mon rapport je ne m'attarderai que sur quelques problèmes que je trouve essentiels pour découvrir son oeuvre.

Le grand ouvrage philosophique d'Edgar Morin est constitué de six volumes publiés sous le titre d'ensemble *Méthode*. Ce sont respectivement *La Nature de la nature* (1977), *La Viedekvie* (1980), *La Connaissance de la connaissance* (1986), *Les Idées* (1991), *L'Humanité de l'humanité* (2001) et *L'Éthique complexe* (2004). A partir d'un extraordinaire jeu de mots et de concepts, visible dans les sous-titres mêmes, cet opus *magnum* présente une vision complexe du monde, de l'homme et de la pédagogie, qui met en avant les questions épi-stémologiques. Les liens entre l'idéologie, la politique et la science y sont envisagés en prenant en compte la complexité du monde. La simplicité, même si elle a des justifications cognitives, est pour Morin toujours une simplification, alors que l'acceptation de la complexité fondamentale du monde permet de pénétrer son mystère.

La première cristallisation des idées de cet opus *vitae* de Morin se trouve dans *Le paradigme perdu : la nature humaine*, remarquable ouvrage publié en 1973, qui ouvrait le chemin d'une appréhension complexe du réel, abolissant les murs qui séparaient les disciplines du savoir et revenant au concept de nature humaine enraciné dans la tradition européenne.

La transgression des cloisonnements disciplinaires fut pour Morin un long processus, jalonné de voyages en Amérique Latine, où il a mené des recherches ethnologiques, et d'un séjour en Californie, où il a étudié pendant un an la génétique, la cybernétique et la théorie des systèmes. Inexpérience de mai 68 - Morin était alors professeur à l'université de Nanterre, un des centres de la révolte étudiante - a aussi contribué à sa volonté de proposer une approche novatrice dans les sciences humaines.

Dans le domaine sociologique, deux ouvrages de Morin me paraissent révélateurs de son apport original dans cette science. En 1965, avec une équipe de chercheurs, il a fait à Plozevet, petite bourgade en Bretagne, une enquête dans le cadre de recherches sur les transformations sociales dues à la modernisation de la France rurale. Son livre *La métamorphose de Plozevet*, publié en 1967, est une analyse sociologique qui au lieu d'appliquer la méthode quantitative, très à la mode à l'époque, utilise l'approche transdisciplinaire. Cette innovation fut d'ailleurs très critiquée dans les milieux universitaires. L'autre ouvrage, intitulé *La Rumeur d'Orléans* (1969), retrace l'histoire d'une rumeur qui s'est rapidement propagée, selon laquelle des juifs qui tenaient des magasins de lingerie féminine d'Orléans auraient pratiqué la traite des blanches, enlevant leurs clientes pour les embarquer sur un sous-marin remontant la Loire, avant de les livrer à un réseau de prostitution. Là aussi, Morin a effectué une enquête sur le terrain pour ensuite procéder à une analyse approfondie des mécanismes expliquant la naissance et la diffusion de cette rumeur absurde. Elle a resurgi dans plusieurs autres villes à la fin des années 60, mais l'analyse du phénomène effectuée par Morin a contribué à en freiner la circulation. Cet ouvrage est aussi révélateur de la méthode de Morin comme chercheur : il a la capacité de saisir les phénomènes sur le vif et tente d'agir sur leur évolution. Là encore, les milieux académiques ont manifesté leur réserve à l'égard du livre qui, 40 ans plus tard, est considéré comme un ouvrage exemplaire, mettant à nu un mécanisme à l'origine des craintes stéréotypées, où la peur engendre la haine.

Morin est fasciné par la culture pop, et notamment par le cinéma qui est au centre de ses analyses sur la sociologie de la culture et sur la phénoménologie de l'imaginaire contemporain. Cinéphile passionné, il étudie le phénomène des stars. Critique et théoricien du cinéma, il exerce une influence sur le cinéma contemporain et se met lui-même à faire des films. Il est fasciné par le néoréalisme italien et voilà que son livre sur l'Allemagne au lendemain de la défaite nazie *L'An zéro de l'Allemagne* inspire Roberto Rossellini à tourner le film *Germania anno zéro*. Il accorde une grande importance au concept de cinéma-vérité et voilà qu'il tourne en 1961 avec Jean Rouch *Chronique d'un été*, documentaire qui peut être considéré comme l'acte fondateur du cinéma-vérité.

Edgar Morin est un grand témoin du vingtième siècle, un analyste pertinent de ses convulsions politiques, mais aussi un observateur engagé de son évolution. Etant jeune, il a connu la guerre. Il milita dans la Résistance, prit part à la libération de Paris, passa plusieurs mois en Allemagne comme officier au gouvernement militaire français (c'est alors qu'il rédigea son livre sur l'Allemagne). Il s'éloigne progressivement du parti communiste français dont il est exclu en 1951, Il a fait le bilan sur ses choix idéologiques de l'époque dans plusieurs livres, dont *De la nature de l'URSS*. Ce fut aussi un bilan sur son propre passé d'« intellectuel engagé ». La politique se trouve au cœur de ses réflexions de philosophe, d'écrivain et de professeur, grand analyste de la civilisation contemporaine et des défis du XXI^e siècle.

J'ai déjà mentionné l'intérêt d'Edgar Morin pour la pédagogie. Toute son œuvre en est imprégnée, car il n'a jamais réduit ses préoccupations pédagogiques à l'enseignement universitaire. Pour réaliser ses buts pédagogiques, il a su créer de nouvelles institutions,

mais avant tout il s'est fait connaître comme éminent collaborateur et inspirateur de grands projets de l'UNESCO.

Comme exemple de son écriture pédagogique, je citerai l'excellent essai intitulé *Penser l'Europe* (le titre est quasiment intraduisible en polonais). Je peux témoigner, à partir de mon expérience de pédagogue, de l'influence que ce livre a exercée sur les étudiants de plusieurs pays cherchant à comprendre la civilisation européenne, dans ce qu'elle a d'exceptionnel et d'universel. Cet essai est aussi un bilan très personnel : Morin y avoue ne pas avoir été pendant longtemps enthousiaste de l'idée européenne, qu'il assimilait, à travers ses souvenirs de guerre, à la mission arrogante du Troisième Reich.

Morin a introduit dans le canon de la culture scientifique de notre époque des notions et des mots nouveaux, ce qui n'a pas été sans irriter ses critiques. On ne saurait, en effet, ignorer son paradigme de complexité ni sa thèse du principe dialogique fondateur de la civilisation européenne, et son projet d'une «politique de civilisation» a été récemment repris par des politiciens français (qui ne l'ont peut-être pas bien compris). Cela permet de mesurer la place de choix qu'Edgar Morin occupe dans la pensée contemporaine.

Ma conclusion sera donc forcément banale : je suis convaincu qu'Edgar Morin mérite pleinement de recevoir le titre de *Docteur Honoris Causa* de l'Université Pédagogique de Cracovie.

Prof, dr hab. Bronisław Geremek